

La décroissance

(Nicholas Georgescu-Roegen)

1979 – éditeur « sang de la terre »

(Notes de lecture de Jean-Paul Allétru - Avril 2005)

Voilà un livre agaçant... mais qui donne à réfléchir.

Agaçant, parce qu'écrit parfois dans un langage compliqué, alors qu'au fond la thèse du livre est très simple. Mais peut-être est-il nécessaire de passer par là pour être pris au sérieux.

Agaçant, parce que la thèse du livre n'est pas franchement réjouissante...

Ce livre passe pour être la référence pour tous les tenants de « la décroissance ».

Pourtant, Georgescu-Roegen n'a pas été le premier à attirer l'attention sur le fait que notre planète n'est pas illimitée, et qu'on ne pourrait indéfiniment puiser dans les ressources de son sous-sol.

Aldous Huxley (l'auteur du célèbre « le meilleur des mondes »), dans Contrepoint (1928), en parlait déjà (sauf erreur de ma part, j'ai lu ce livre il y a bien longtemps).

Et bien avant lui, Malthus, en 1820, dénonçait la contradiction entre une loi d'accroissement géométrique de la population et une loi d'accroissement arithmétique de la nourriture. Malthus a depuis été fortement décrié. Et pourtant, « Malthus avait fondamentalement raison », a écrit Georgescu-Roegen.

Cet ouvrage a été écrit peu après la publication du Club de Rome, « les limites de la croissance » (1972), qui eut à l'époque un grand retentissement.

Venons-en à la thèse du livre.

Dans toute richesse produite par l'homme, il y a du travail, mais aussi, et cela est passé sous silence par les économistes, une ponction sur des ressources naturelles, et le rejet de déchets sans valeur.

Parmi les ressources naturelles utilisées, il y a des sources d'énergie. Or, on sait, au moins depuis Carnot (1824) que l'énergie se dégrade (deuxième principe de la thermodynamique ; on dit que « l'entropie augmente »).

Un morceau de charbon brûlé par nos arrière-grands-pères est perdu aujourd'hui pour toujours, de même que la part d'argent ou de fer, par exemple, qu'ils ont extraite (et « usée»). Toute machine finit par s'user et doit être remplacée par une autre machine (en revanche, les générations à venir pourront encore disposer de leur part inaliénable d'énergie solaire ; aussi bien pourront-elles utiliser chaque année une quantité de bois correspondant à la croissance annuelle). **Le fait de puiser constamment dans les ressources fossiles est, à long terme, l'élément le plus important de l'histoire de l'humanité.**

Mais ceci a été perdu de vue. Les réalisations sans précédent de la Révolution Industrielle ont si bien impressionné tout le monde quant à ce que l'homme peut faire avec des machines que l'attention générale s'est confinée sur l'usine. L'avalanche de découvertes scientifiques spectaculaires déclenchée par les nouveaux moyens techniques a renforcé cette admiration générale pour la puissance de la technologie. Elle a aussi induit les intellectuels à surestimer, et finalement à trop faire miroiter, les pouvoirs de la science.

L'énergie que nous utilisons n'a que deux sources : le stock des dépôts minéraux dans les entrailles de la Terre ; le flux du rayonnement solaire intercepté par la Terre.

La vie active du Soleil durera encore quelque cinq milliards d'années.

Mais combien de temps l'humanité pourra-t-elle subsister ?

La mécanisation de l'agriculture, l'utilisation de fertilisants chimiques, conduisent à puiser davantage dans le stock. Et plus généralement, plus le degré de développement économique sera élevé, plus considérable sera la ponction sur le stock, et plus courte sera l'espérance de vie de l'espèce humaine. Une fois le stock épuisé, l'homme pourrait continuer à vivre en revenant au stade de la cueillette, mais un tel renversement évolutif paraît improbable.

Chaque fois que nous produisons une voiture, nous le faisons au prix d'une baisse du nombre de vies humaines à venir.

Certains experts du nucléaire vantent les réacteurs transformant les matériaux fertiles mais non fissiles en combustibles fissiles comme les surrégénérateurs qui « produisent plus de combustible qu'ils n'en consomment ». En vérité, le surrégénérateur n'est pas fondamentalement différent d'une installation qui produirait des marteaux avec l'aide d'autres marteaux.

Même si on lui faisait prendre conscience de la problématique entropique de l'espèce humaine, l'humanité n'abandonnerait pas facilement ses fastes actuels en vue de faciliter la vie des humains qui naîtront dans dix mille ans, voire dans mille ans seulement. Tout se passe comme si l'espèce humaine avait choisi de mener une vie brève mais excitante, laissant aux espèces moins ambitieuses (les amibes, par exemple) une existence longue mais monotone.

Bien sot serait d'ailleurs celui qui proposerait de renoncer totalement au confort industriel. L'humanité ne retournera pas dans les cavernes, ou plutôt sur les arbres ! Mais certains points pourraient être inclus dans un programme minimal :

- interdire la production de tous les instruments de guerre
- aider les nations sous-développées à parvenir aussi vite que possible à une existence digne d'être vécue, mais non point luxueuse
- diminuer la population (et d'abord pour les pays à forte croissance démographique) jusqu'à un niveau où une agriculture organique suffirait à la nourrir convenablement
- réglementer tout gaspillage d'énergie (excès de chauffage, de climatisation, de vitesse, d'éclairage, etc)
- renoncer aux gadgets (voitures de golf, grosses voitures, ...)
- nous débarrasser de la mode (faire durer davantage les produits)
- rendre les objets réparables
- consacrer un temps suffisant (utilisé de manière intelligente) à nos loisirs.

Certains savants annoncent avec fierté l'imminente transformation du pétrole en protéine alimentaire. Nicolas Georgescu-Roegen prédit au contraire que l'humanité se tournera vers la

transformation de produits végétaux en essence (il avait vu juste. Signalons toutefois que la surface agricole mobilisée pour cet usage vient en concurrence avec celle qui sert pour l'alimentation).

Il n'y a pas que l'énergie. D'importants minéraux –le plomb, le zinc, le mercure, les métaux précieux, le phosphore –sont rares dans le monde entier. Certes, nous pouvons recycler. Mais le recyclage n'est jamais intégral.

Bien sûr, les économistes ont fait valoir que, *par unité de PNB*, la consommation de certains éléments minéraux a baissé, aux Etats-Unis, entre 1950 et 1970. Mais ce n'est pas par unité de PNB qu'il faut faire le calcul, du point de vue de l'épuisement des ressources, mais en valeur absolue. Et dans le monde, au cours de la seule décennie 1957-1967, la consommation d'acier par habitant a augmenté de 44%.

Et il y a la question des déchets, qui détériorent constamment l'environnement de plusieurs façons : chimiquement, comme avec le mercure ou les pollutions acides ; nucléairement, comme avec les déchets radio-actifs ; physiquement, comme avec les mines à ciel ouvert ou l'accumulation de gaz carbonique dans l'atmosphère. La pollution thermique pourrait se révéler pour la croissance un obstacle encore plus décisif que la finitude des ressources accessibles (*quelle clairvoyance ! pour un texte écrit en 1979 ! Plus personne n'ignore aujourd'hui la menace que fait peser le changement climatique*).

Nicolas Georgescu-Roegen va plus loin que Malthus ou le club de Rome, pour lesquels, si une croissance exponentielle est insoutenable, le salut écologique réside dans l'état stationnaire. L'erreur cruciale consiste à ne pas voir que non seulement la croissance, mais même un état de croissance zéro, voire un état décroissant qui ne tendrait pas à l'annihilation, ne saurait durer éternellement dans un environnement fini.

Une aile du mouvement de défense de l'environnement soutient que le problème de la croissance démographique n'est qu'un croquemitaine agité par les nations riches afin de masquer leurs propres abus écologiques, et que le principal mal est celui du développement inégal. D'autres font valoir que la croissance de la population est le mal le plus menaçant pour l'humanité et qu'il doit être traité indépendamment de toute autre action (si la densité de leur population était égale à celle du Bangla-Desh, les Etats-Unis devraient avoir 5 milliards d'habitants).

En fait, la différence de progression des nations riches et des nations pauvres est un mal en soi et, bien qu'étroitement liée à la croissance démographique continue, elle doit être traitée pour elle-même.

Les mécanismes du marché ne peuvent protéger à l'avenir l'humanité des crises écologiques, ni répartir les ressources de façon optimale entre les générations, même si nous nous efforçons de fixer les prix « justes ». Ni la demande ni l'offre actuelle ne peuvent tenir compte, si peu que ce soit, de la situation des générations les plus éloignées, par exemple celle de l'an 3000, pour ne pas parler de celles qui pourraient exister d'ici à 100 000 ans.

Une seule stratégie s'impose sans appel, à savoir une conservation générale bien planifiée, afin de glisser lentement et sans catastrophe vers une technologie moins « chaude » (qui ne pourrait être qu'un nouvel âge du bois, différent quand même de celui du passé, parce que nos connaissances techniques sont plus étendues aujourd'hui). Au lieu d'être exclusivement

préoccupés de croissance économique, les économistes chercheront des critères optima pour planifier la décroissance.

Pour autant, Nicolas Georgescu-Roegen ne dit pas *quand* l'humanité sera contrainte à renoncer à la croissance. « La conclusion partout diffusée selon laquelle un maximum de cent ans séparerait l'humanité d'une catastrophe écologique manque d'assise scientifique solide (...). Rien n'indique que, parmi toutes les espèces, l'espèce humaine doive entrer brusquement dans un bref coma. Sa fin ne se profile même pas sur un lointain horizon ; et lorsqu'elle viendra, ce ne sera qu'après une très longue série de crises subreptices et prolongées ».

Mais chacun peut le constater, de la fin du pétrole annoncée pour bientôt au réchauffement climatique, en passant par la rapide diminution de la diversité des espèces, l'histoire s'accélère.

Rien à l'heure actuelle, nous dit aussi Nicolas Georgescu-Roegen, dans sa conclusion, ne nous encourage à croire que la lutte pour le dernier baril de pétrole ne conduira pas à un affrontement nucléaire. ..

Les conséquences qu'en tirent les responsables politiques, que ce soit à l'échelle du monde, de l'Europe ou de la France, sont loin d'être à la hauteur des enjeux. Et nous, à ATTAC, que pouvons-nous faire ?